

De leur côté, les quatre amis sont très satisfaits de leur veillée chez M. et se sont fêté d'y retourner au plus tôt, deux avec des *intentions*, comme disent les parents, les deux autres pour s'amuser seulement. En effet, le dimanche suivant, MM. Joseph, Edmond, Léon et Ferdinand se sont réunis pour retourner chez M. . . . qui les reçoit avec un nouveau plaisir. Les demoiselles paraissent aussi charmées de revoir les amis de leurs père, dont elles espèrent faire les leurs.

Plusieurs semaines se passent, et les visites se reitent. Un soir, M. Joseph fait une *déclaration* à la cadette qui feint de la recevoir en hésitant. Les jeunes messieurs sont si trompeurs, dit-elle, qu'elle n'ose se fier du premier coup, à la bonne foi d'aucun d'eux. Mais M. Joseph plaide si bien sa cause, il paraît si sincère, il est si persévérant, que la jeune fille finit par le croire et par l'accepter pour amant. Plus tard, M. Edmond s'adresse de la même manière à la troisième des filles de M. Comme sa sœur elle paraît bien difficile, et finit aussi par accepter. Léon jouent le même rôle auprès de l'aînée et de la suivante, mais ne sont pas aussi sincères que leurs amis. Cependant on les croit sur parole, car le temps presse ; puis on espère toujours quelque chose.

Plus de doute, les filles de M. ont chacune un amant : chaque fois qu'elles sortent, elles sont accompagnées de MM. Joseph, Edmond, Léon et Ferdinand. Tout le monde félicite M. sur le choix qu'il a fait de ses futurs gendres, et chacun lui demande quand auront lieu les noces. Le père, heureux de voir que son préviens ses désirs, assure les curieux que les affaires vont se terminer en peu, que d'après toutes les apparences la *grand* demande ne peut pas se faire attendre longtemps.

Cependant six mois se passent, et les *épouseurs* n'avancent à rien. Un soir, M. Léon ne se présente pas avec les autres, et le lendemain son amante apprend qu'il se retire. Trois mois après, M. Ferdinand suit l'exemple de Léon, et abdiqué en faveur du premier qui se présentera. Les parents commencent à s'inquiéter de cela, et se disposent à parler eux-mêmes à MM. Joseph et Edmond, qui pourraient bien suivre leurs amis. Le père fixe une époque à laquelle il s'adressera aux deux jeunes gens, s'ils ne lui parlent pas de leur prochain établissement. Un an est révolu depuis que M. reçoit chez lui MM. Joseph et Edmond, et à sa grande satisfaction, les deux amis lui font un soir la fameuse demande en mariage qui est acceptée sans hésitation. Quinze jours après Mlles. sont devenues Mmes. Joseph et Edmond.

— En voilà toujours deux de parties, dit M. à sa femme, le lendemain des noces, en se frottant les mains en signe de satisfaction.

— Oui ! répond Mme. avec un amer sourire. Puis elle ajoute en soupirant : Si c'étaient les deux autres encore !

— Que veux-tu, chère femme ? Quand on n'a pas ce qu'on aime, on hérite ce que l'on a.

— A présent, je te le demande, quand marierez-vous Louise et Emilie ?

— Quand il plaira à Dieu et à deux hommes, je suppose.

— C'est-à-dire : A Dieu d'abord, à toi ensuite.

— Alors ! crois-tu que je vais encore me mettre en campagne pour marier tes filles ?

— Et pourquoi pas ? C'est ton avantage de le faire !

— Il est vrai ; mais j'ai eu tant de peine à marier les deux plus jeunes et les deux plus jolies, que je craindrais de travailler inutilement en voulant marier les deux plus vieilles et les deux plus laides !

— Il ne faut jamais regarder ses peines, cher époux ! Si tu n'avais pas suivi mon conseil, nous aurions encore nos quatre filles sur les bras !

— Eh bien ! on en a envoyé deux, c'est une chance ; mais il ne faut pas croire qu'on en aura une pareille.

— Eh pourquoi ne pas espérer de marier Louise et Emilie comme on a marié

Lucy et Maria ?